

The background of the entire page is an abstract artwork. It features a grid of light and shadow, possibly from a window with a screen, cast onto a textured, light-colored surface. The shadows are dark and elongated, creating a sense of depth and movement. The overall color palette is warm, with shades of beige, brown, and muted blue.

Dans la
lumière de

Hans Hartung

Préface de Raphaël MONTICELLI
Textes et photographies François GOALEC

Dans la
lumière de

Hans Hartung

Préface de Raphaël MONTICELLI
Textes et photographies François GOALEC

Le grapheur d'ombres

Il y a eu pour François Goalec, la bouleversante rencontre avec Hartung.

C'est dans l'atelier aux présences flottantes, à Antibes, que l'on comprend le mieux l'adhésion de l'artiste de l'abstraction avec le monde, avec le mouvement incessant et imprévisible du monde. Hartung peignait, avec, dans un plan perpendiculaire à celui de sa toile, la grande baie vitrée derrière laquelle sans cesse vivent branches et feuilles : un Hartung permanent hors l'atelier d'Hartung, le remuement des feuilles, comme le modèle de la main et du bras dispersant la couleur, les rameaux et les branches, comme autant de modèles des pinceaux et des brosses. Il y a eu cette rencontre avec Hartung et son ombre infiniment portée dans le travail d'artiste de Goalec. Comme il y avait eu cette rencontre avec Georges Perros et son ombre infiniment portée sur la vie de Goalec.

Comme Hartung, Goalec est tendu par cette réalité dont nous faisons parfois des mystères : ce qui vibre entre absence et présence. Il fait œuvre de cette capacité que nous avons à faire durer ce qui fut et à souffrir déjà de savoir que va disparaître ce qui est. Il parcourt ces circonvolutions du temps où nous glissons entre ce dont nous nous souvenons et ce dont nous souhaitons toujours nous souvenir. Il se heurte à ce que nous prenons déjà pour souvenir au moment même où nous le percevons, ou que nous croyons percevoir alors que nous l'évoquons et que nous ne pouvons plus que nous en souvenir. Il erre dans l'amas de ce dont nous pensons pouvoir nous souvenir de ce que nous n'avons jamais vécu, tout ce que nous tirons du passé des autres, le faisant ainsi notre propre passé et le fixant si bien jusque dans nos chairs et nos muscles, jusque dans nos fibres et nos molécules, qu'il devient nous, partie de nous, de nous indissociable...

Ne disons pas «photographie» en parlant de Goalec. Disons «lumière» puisqu'il s'agit de crever un peu le noir et l'ombre, en faire surgir la silhouette tremblée de ce qui passe, saisir non l'instant mais l'éphémère, cette émotion de ce qui fuit, qui fut, et dont la trace sur le papier ou l'écran tout en surgissant s'efface. Disons mieux : «grapheur d'ombres» : saisissant et fixant l'ombre présente au monde et qui lui donne son relief ; l'ombre présente en nous, qui remue en nous, et qui nous donne cette apparente -illusoire ?- profondeur ; l'ombre à l'œuvre des mains de l'artiste, la chambre obscure que chacun porte en soi, notre intime sténopé.

Raphaël MONTICELLI



A ma question : que recherchez-vous, il me répondit “DIEU”.
Stupeur. Je suis resté un instant perplexe. Athée, il m’est difficile d’admettre chez mes semblables l’idée de consacrer tant d’énergie et d’intelligence à la recherche d’une réalité tangible dans la ferveur d’une croyance. Face à cette réponse péremptoire, je pris le parti d’en faire une autre lecture au risque de me tromper. Dieu était un raccourci. Séduit par la force de ses convictions esthétiques, ébloui par la précision, la charge et la justesse de son travail, je voyais dans le sacre de cette énergie obstinée le cheminement d’une quête transcendante. Prendre l’universel par le bout de la queue pour dire au monde, j’écris ta substance et je te loue aux vents des mots, m’envahissait de bonheur. J’étais pris dans l’ivresse de cette tourmente, de cette foi. Jeune photographe, je perdais mes repères dans ce maelstrom. J’étais dans un au-delà. Faire des images telles que je pouvais me les représenter perdait ici de son sens. D’une manière inconsciente, je me refusais, dans une suite d’actes manqués, à produire des photographies polies et documentaires. Je ne possédais aucune réponse pour comprendre mon attitude. Je me mettais en retrait, en attente. Hartung ne me disait rien, ne me demandait rien. Il me laissait faire ma chorégraphie sur son champ de bataille. J’étais tout simplement heureux d’être perdu dans tant de lumière. J’imaginais pouvoir prétendre photographier l’impalpable qui le conduisait à sa création. Je me disais qu’entre le peintre et sa toile il devait bien exister une terra incognita à déchiffrer et à mettre d’urgence en image. Mais comment explorer ce vide symbolique ? C’est ce comment qui me posait problème. Comment pouvais-je prétendre reproduire d’une manière physique de l’immatériel, du sentiment, de l’impalpable, de l’innommé ?

Je me plongeais dans cet abîme en dérive en prenant le risque de tout perdre. Je me construisais un ailleurs. C’était un jeu où mon je narcissique s’interrogeait dans le miroir des oeuvres d’Hartung. Comment répondre à cette force ? Je me devais de trouver, à la fois dans l’histoire du peintre et dans la réalité objective de son atelier des réponses présumées à mes questions.

Je m'étonnais de mon obstination, de ma réserve et de ma peur. Il fallait que je puisse cristalliser dans les sels argentiques de mes photographies l'idée ou l'illusion d'une certaine résonance, d'un semblant de territoire, d'un point X qui serait la base d'un hypothétique envol vers une écriture fluide et libérée de toutes contingences. La lumière. J'étais plein de repentirs, sur la brèche, insatisfait. à son contact, de 1983 à sa mort survenue en 1989, j'ai beaucoup désappris de mes certitudes. Il me semblait néanmoins avoir symboliquement déchiffré à cette période une partie de sa partition, sans avoir pour autant su la traduire de manière poétique.

Je suis retourné dans la propriété d' Hartung, sur les hauteurs d'Antibes, en 1990. L'ordre de l'atelier ne semblait pas avoir bougé. Il était nécessaire que je m'interroge différemment sur ma manière d'écrire et de penser à nouveau l'esprit du lieu. Passé le choc des émotions, le regard que je portais sur l'atelier se transformait en un site d'exploration archéologique. Les murs étaient maculés de giclures et de taches. Sur le sol les empreintes du pied d'Hartung et celles des roues de son fauteuil complétaient l'ensemble de cet échiquier particulier. Il y avait là, dans cet océan de tâches, de traces et de griffures "quelque chose" d'originel du langage de l'artiste. Ce quelque chose me ramenait dans l'éclair d'un flash-back à ses premières aquarelles abstraites réalisées à Dresde en 1922 et à ses encres sur papier de 1927.

A l'écart, certains chevalets étaient remisés, tandis que d'autres maintenaient d'immenses tableaux entre leurs mâchoires gorgées de peinture. Leur nombre m'intriguait. Je me suis mis à les regarder différemment sans comprendre la raison.

En examinant mes négatifs, je m'apercevais que leurs présences peuplaient mes images et que le glissement de cette figure envahissante du chevalet peu à peu se substituait dans mon esprit à celle d'une croix potencée.



J'étais là, redevenu par la magie de l'art un enfant.
Tout devenait possible. Je devenais bavard.
Je racontais et je me racontais des histoires.
Ici, je pouvais dire tout haut des mots.
Je parlais à Hartung. Je lui disais ce que je faisais, ce que j'allais faire.
Je libérais ma parole de nos muets entretiens. Je le cherchais.
J'avais demandé qu'on remette son fauteuil dans l'atelier pour un temps.
Je voulais sentir sa présence. Qu'il soit là.
Je plaçais mon appareil photographique à la hauteur de ses yeux.



J'utilisais pour cette nouvelle série de photographies deux boîtiers, l'un 6x6 et l'autre un 24x36 dotés tous deux d'un objectif standard. Je prenais le parti pris de porter mon regard comme Hartung pouvait poser le sien sur ses toiles et l'arsenal de son outillage. J'avancais dans l'humus de ses oeuvres. Je m'arrêtais sur un détail. Je décortiquais une matière. J'attendais le passage d'une lumière. Il m'arrivait de passer devant l'objectif de mon appareil photographique pour laisser apparaître sur l'image l'ombre furtive d'une échelle humaine. Pour conjurer mes doutes, je punaisais sur le montant d'un chevalet certaines de mes photographies prises du vivant de l'artiste. Il m'arrivait de placer un miroir rectangulaire sur un chevalet pour amplifier l'illusion kaléidoscopique de profondeur, de volume et de tumulte de l'atelier. Il m'arrivait de brancher le magnétoscope et le téléviseur de l'atelier et de regarder le contenu d'une cassette sur laquelle Hartung s'exprimait et travaillait. Il m'arrivait de laisser seul le téléviseur en marche. Les pixels neigeux de l'écran faisaient écho aux murs barbouillés de taches. Je photographiais le tout.

J'explorais le territoire d'Hartung.

J'explorais sa terre d'exil.

Je savais qu'ici, Hartung était peinture.

Je savais qu'ici, il toucha l'extrême.

Je savais qu'ici, il boucla sa vérité dans un flux de lumière.

Je me suis mis à tirer toutes ces photographies dans le silence de mon laboratoire. Des jours et des nuits à trouver sur le papier argentique l'exacte musique des nuances des noirs et des gris. Rarement, ces photographies furent exposées. Se collait à elles une sorte de confiance et d'intimité particulière qui se refusaient à la lumière. Elles restèrent enfermées dans leurs boîtes en attente d'un destin.

Ce n'est qu'à la demande du service culturel de la mairie de Vallauris qu'elles reprirent le chemin de la vie. Depuis ce temps mon regard s'est déplacé. La société a bougé et a modifié ma perception du monde. Aujourd'hui, j'utilise essentiellement pour mon expression les possibilités de l'imagerie numérique. Dans ce cas présent, ce n'était plus l'atelier qui devenait un terrain d'exploration mais mes propres images. Je les radiographiais pour puiser dans l'infime de leur texture la possibilité de rebondir vers une nouvelle écriture, de nouveaux essais. J'abandonnais le support argentique. La dimension initiale de ces photographies noires et blanches numérisées explosèrent en de grands formats mis volontairement en couleur. Elles furent disséquées, recomposées. Par leur grandeur et les couleurs que je leur allouais, il me semblait que je m'approchais au plus près de cette terra incognita que je recherchais.

François GOALEC

Vallauris, juin 2005



Ma première rencontre avec Hans Hartung
se situe lors de l'exposition de ses photographies,
organisée par le conseil Régional PACA,
au Musée Picasso d'Antibes en 1983.
Je connaissais peu et mal son œuvre
et son histoire de vie.
Je fus frappé par son handicap,
une jambe amputée.

Il se déplaçait en appuyant, sur le haut
de deux grandes béquilles chromées,
tout le poids de son corps.

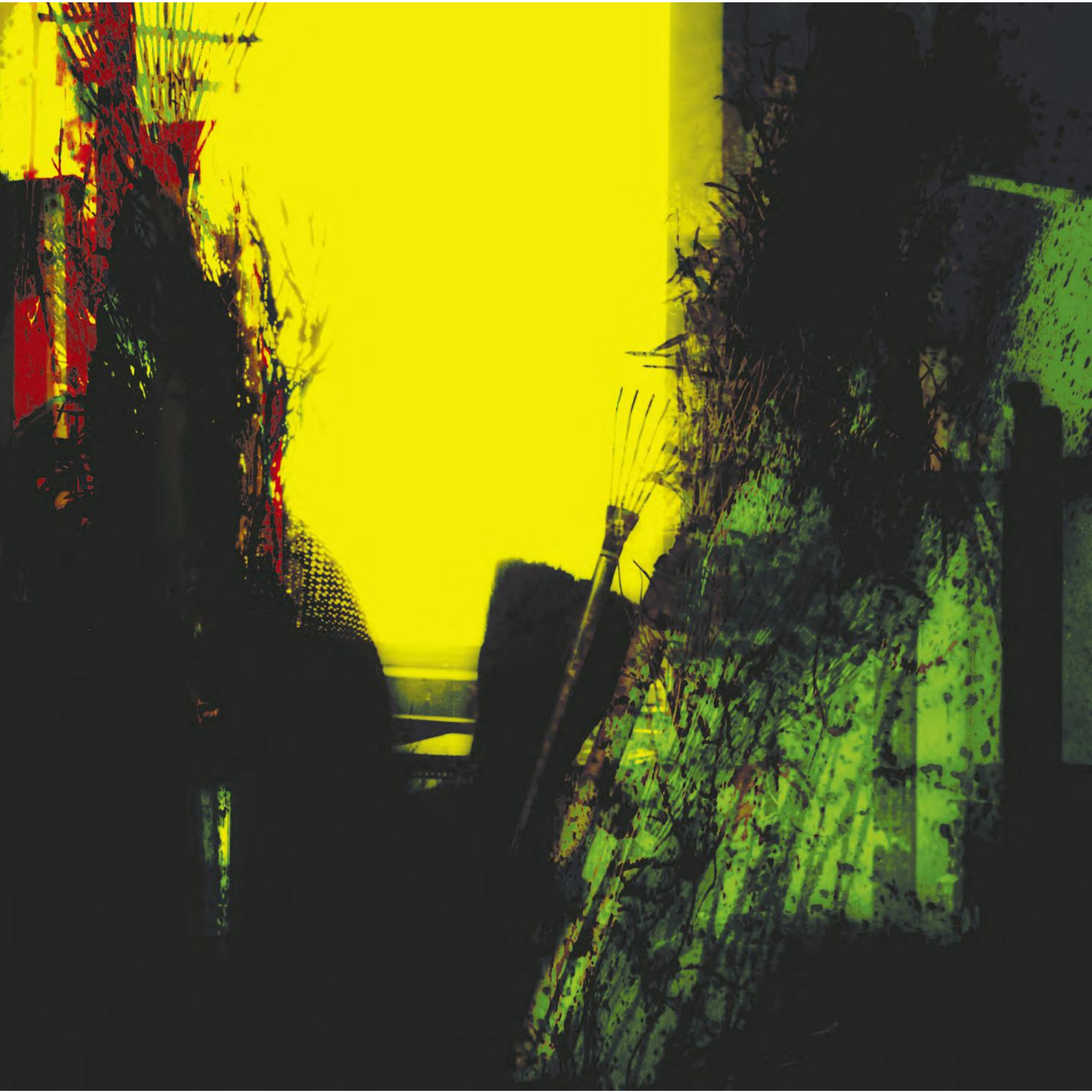
Son visage était marqué par une épaisse monture
de lunettes rectangulaire de couleur noire.

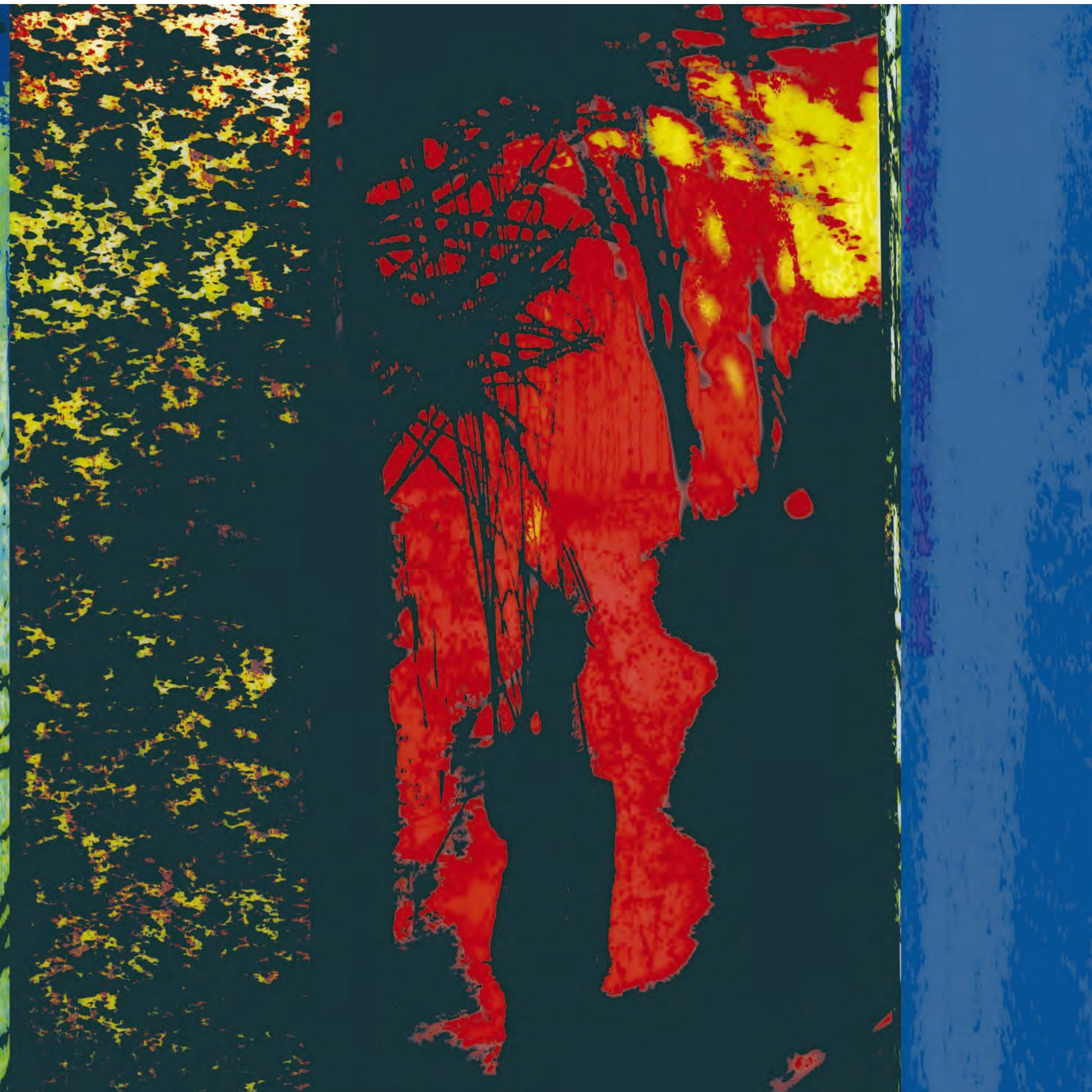
Il semblait soucieux.
Je n'arrivais pas à faire le lien entre
l'image physique de cet homme
et la maîtrise gestuelle de son œuvre.

Je voulais comprendre.
Il m'intriguait.









...ce n'était plus l'atelier qui devenait un terrain d'exploration mais mes propres images.

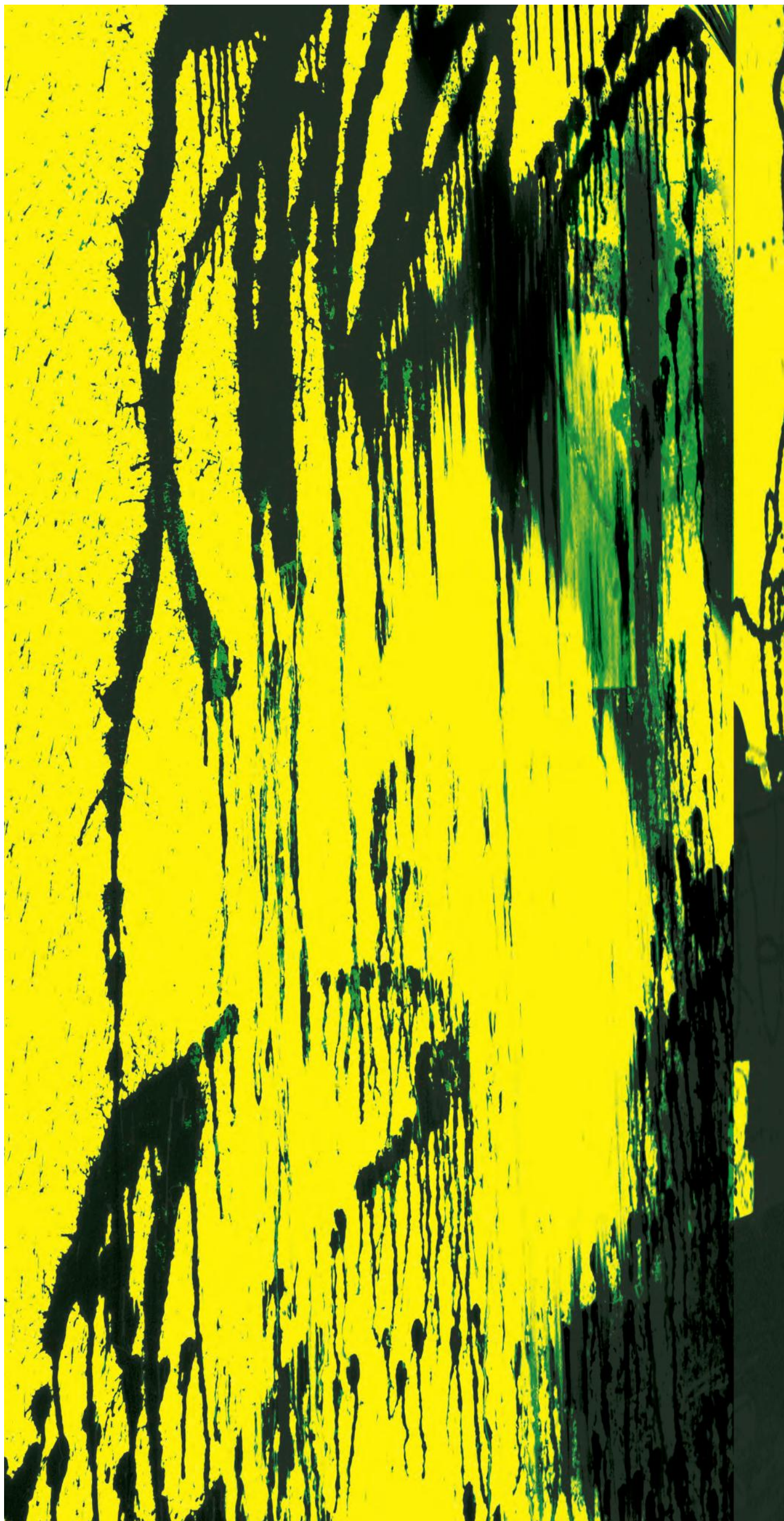
Je les radiographiais pour puiser dans l'infime de leur texture la possibilité de rebondir vers une nouvelle écriture, de nouveaux essais.

J'abandonnais le support argentique.

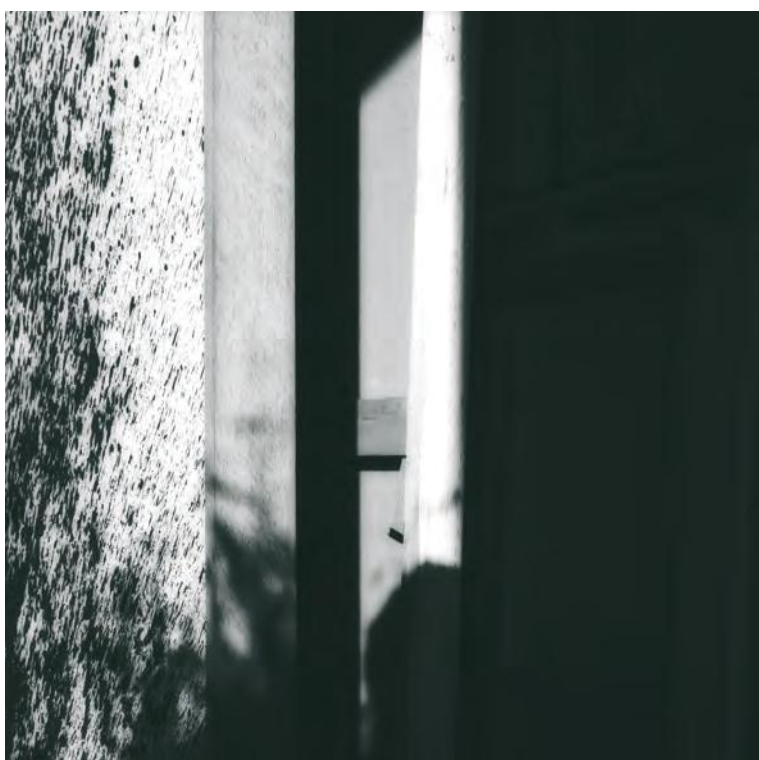
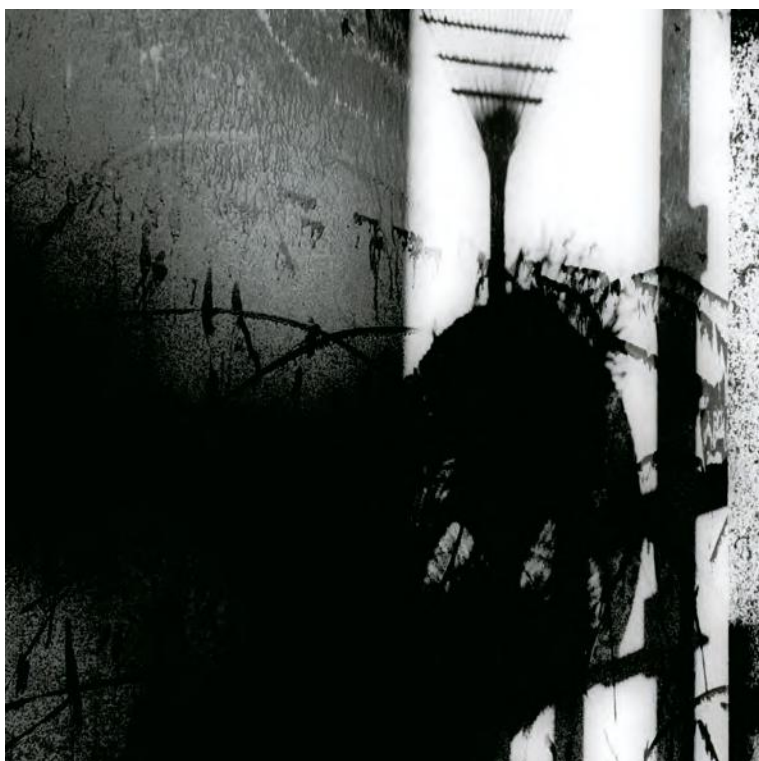
La dimension initiale de ces photographies noires et blanches numérisées explosèrent en de grands formats mis volontairement en couleur.

Elles furent disséquées, recomposées.

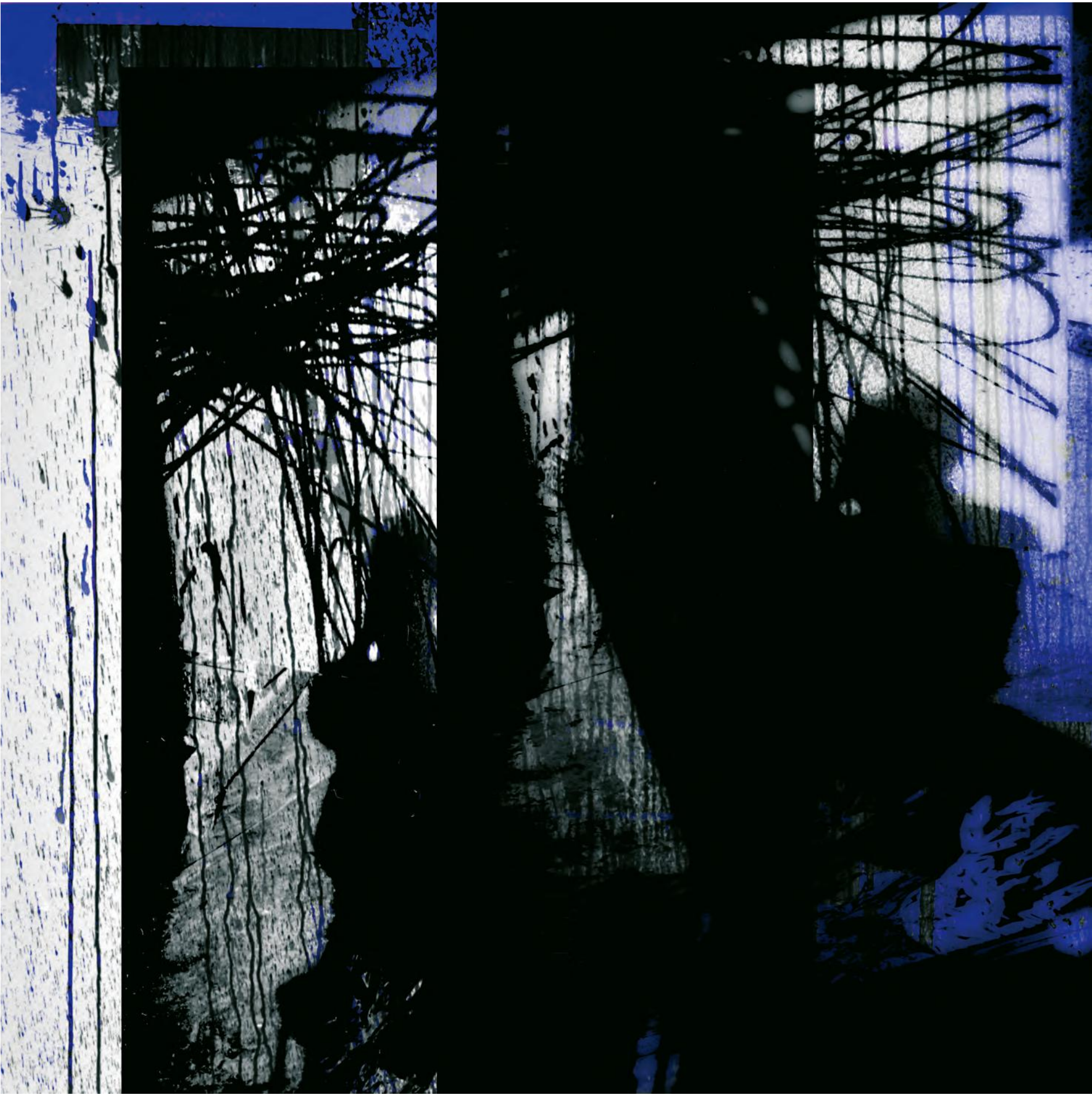
Par leur grandeur et les couleurs que je leur allouais, il me semblait que je m'approchais au plus près de cette terra incognita que je recherchais...







... je m' imprégnais de l'atmosphère de l'atelier. Sa lumière me nourrissait.
 Nous étions en pleine mer. Je regardais Hartung regarder ses toiles. Je regardais les toiles regarder Hartung.
 J'entendais l'atelier murmurer des ordres au peintre dans une langue inconnue ...



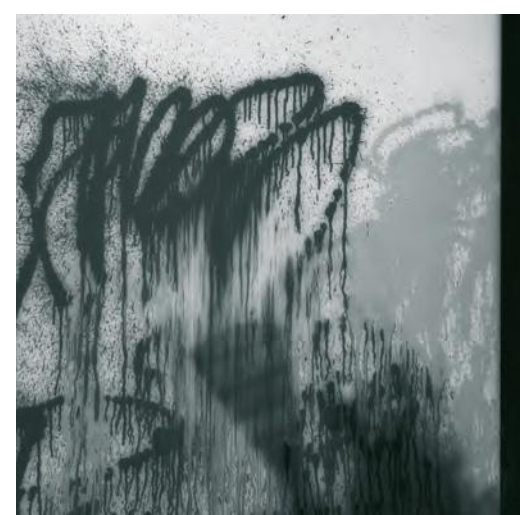
...Des phrases leitmotiv écrites par Michel Butor
et par Raphaël Monticelli
pour « Conversations dans une chambre obscure »
extraites de « l'oeuvre et le regard » obsédaient ma pensée.

L'une d'entre elles disait : « Ce n'est pas seulement la lumière qui est dans
l'oeuvre qui m'intéresse, mais celle dans laquelle elle s'est produite ».
Elle m'incitait à revisiter à la fois l'atelier déserté et mon travail...





...À tâtons, j'avais dans l'humus de ses toiles.
 Je m'arrêtais sur un détail.
 Je décortiquais une matière.
 Je reculais.
 Je me perdais.
 J'attendais le passage d'une lumière.
 Il m'arrivait de passer devant mon objectif pour laisser apparaître
 sur l'image la trace furtive d'une échelle humaine.
 Pour conjurer mes doutes, je punaisais sur le montant d'un chevalet
 certaines de mes photographies. J'utilisais à la hauteur du regard
 un miroir pour amplifier l'illusion kaléidoscopique de profondeur
 et de volume de l'atelier...









...J'explorais le territoire d'Hartung.
J'explorais sa terre d'exil.
Je savais qu'ici Hartung était peinture.
Je savais qu'ici, il toucha l'extrême.
Je savais qu'ici il boucla sa vérité dans un flux de lumière...

François Goalec



Que soient ici remerciées toutes les personnes grâce à qui cette exposition a pu avoir lieu et tout particulièrement :

La ville de Vallauris-Golfe-Juan sous l'égide de Monsieur Alain Gumiel, maire de Vallauris Golfe-Juan, conseiller général,
Madame Renée Pugi, première adjointe, déléguée au patrimoine,
Monsieur Dominique Sassi, adjoint à la culture.
Madame Catherine Estampe et monsieur Laurent Dumonnet de la direction des affaires culturelles et Mélodie Escobedo chargée de la communication.

La Fondation Hans Hartung et Anna-Eva Bergman
Messieurs Bernard Derderian, Jean Luc Uro.

Les compositeurs Daniel Biry et Jean Wolfe Rosanis pour leur création musicale et leur interprétation à l'occasion du vernissage de cet événement.

L'écrivain et poète Raphaël Monticelli pour son texte de préface.

François Goalec remercie chaleureusement toutes les personnes qui ont contribué de manière amicale et active à la finalisation de ce projet, ainsi que ceux et celles qui l'ont toujours soutenu dans son parcours artistique :

Mesdames Marie Aandera, Véronique Lemaire,
Messieurs André Villers, Alkis Violotis, Pascal Simonet,
Frédéric Altmann, directeur du CIAC de Carros,
Christophe Cousin, directeur des musées de Belfort,
François Nédellec, conservateur du musée de la Castre de Cannes,
Christian Giacoma-Rosa, président de l'Atelier 49, Vallauris,
Jürgen Waller, directeur de l'International Academy of Arts, Vallauris,
Gilbert Baud, concepteur de l'ouvrage et responsable des éditions stArt Nice,
Jean-Louis-Charpentier et Jacques Simonelli de l'association stArt pour leur aide à la mise en forme du présent catalogue.

stArt

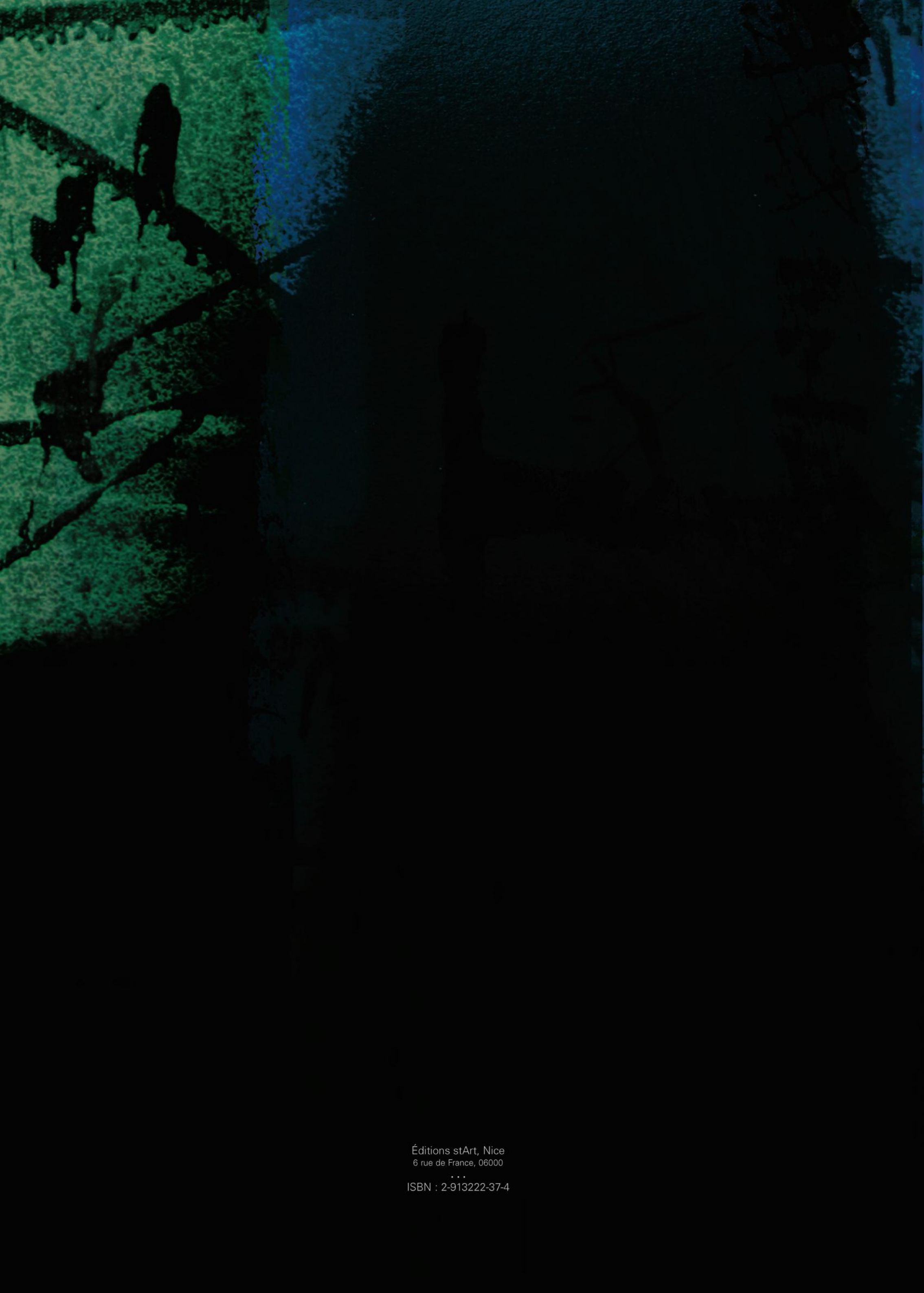
© Éditions stArt et les auteurs

Imprimeur : Imprimix, Nice

Dépôt légal : Juin 2005

ISBN : 2-913222-37-4





Éditions stArt, Nice
6 rue de France, 06000

ISBN : 2-913222-37-4